

MAX ROUQUETTE

Vert paradis

LIVRES I ET II

traduit de l'occitan par
Max Rouquette et Alem Surre-Garcia

Préface de Roland Pécout

suvi d'un entretien de Max Rouquette avec Henri Giordan

ACTES SUD

LE GRAND FLEUVE

pour Henri Espieux

Il y avait une fois un grand fleuve, si large que l'image du ciel s'y perdait dans le ciel. Il venait de loin. Cent pays y versaient leur eau. Mille ruisseaux faisaient cent rivières et les cent rivières mêlaient leurs eaux dans le fleuve.

Un jour, un homme des bouches du fleuve remonta le long de la rive, et, de rivière en ruisseau, arriva dans une combe montagnarde où des hommes vivaient sans savoir ce qui se passait dehors. Et, quand il leur parla du grand fleuve, ils lui rirent au nez : “Notre ruisseau est de neige fondue, il bondit entre les pierres et les enfants de trois ans l'enjambent tout le jour. Notre ruisseau est un ruisseau, et vous nous faites bien rire avec votre grand fleuve.”

Dans une autre vallée, comme il leur disait que les eaux des deux combes se mêlaient pour faire une rivière, ils faillirent le lapider. “Eh! quoi, lui dirent-ils, vous prétendez nous faire croire que notre eau, qui jaillit en chantant d'une grotte sacrée où parlèrent les dieux, peut être pareille à l'eau de la combe neigeuse?” Et ils le renvoyèrent à coups de pierres.

Dans un autre coin de la montagne, ce fut autre chose : “Un fleuve, dites-vous? Et qu'est-ce donc ceci qui vous crève les yeux? S'il est un grand fleuve sous le ciel, c'est bien celui-ci, où tout le ciel se mire.

— Mais, les autres ruisseaux...

— Ne nous parlez pas de votre fange!”

Cependant, ici et là, un homme le suivait comme il redescendait vers les bouches du grand fleuve. Et, comme ils arrivaient

en un point où trois ruisseaux se mêlaient pour faire une rivière, les quatre hommes s'agenouillèrent, éblouis de la grandeur, déjà, du miroir mouvant qui, lourd et lent et puissant, passait à travers villes et campagnes.

C'est ainsi que des hommes venus des quatre vents s'assemblèrent un jour sur la rive du grand fleuve. Le ciel de l'eau épousait à l'horizon le ciel de l'air. Cent villes somptueuses et penchées sur l'eau s'y miraient comme autant d'épousées, et le chant des mariniers s'élevait dans la lumière à travers les voiles et les pavillons. L'homme de la combe neigeuse, sa main dans l'eau se glaçait à retrouver la fraîcheur vierge de la neige. Et l'homme des grottes s'émerveillait des ombres dans l'eau profonde. Et celui de la plaine y voyait onduler et frémir des peupliers. Tous les visages qui, de ruisseau en rivière, s'étaient penchés sur les eaux avaient fait du grand fleuve ce miroir qu'offrait, la nuit, au peuple des constellations, le chœur silencieux de tout un peuple d'hommes.

SECRET DE L'HERBE

Et la terre produisit de l'herbe verte qui fit sa graine, chacune selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Genèse, I, 12.

Les premiers pas du souvenir cheminent dans l'herbe rase qui veut vivre au grand soleil et boire aux songes humides de la nuit. L'herbe était notre compagne. Nous vivions toujours mêlés à sa fraîcheur, amis de l'humble vie qu'elle cache. Tout en traînant sur l'aire devant la maison, nous en saisissions à poignées les touffes frémissantes. Nous en avions les mains vertes et notre pas en gardait le parfum amer. Pour notre regard patient, elle se haussait au mystère d'une forêt, quand nous suivions entre ses brins ténus le labeur des fourmis affairées qui traînaient avec ardeur des fardeaux vingt fois plus gros qu'elles.

Nous étions les maîtres de l'herbe et le visage caressé par elle, nous faisons d'un souffle léger souffler des tempêtes qui déconcertaient un instant cette pauvre république de bestioles. Nous déchaînions les éléments et leur noyions leur trou avec un cruchon d'eau, qu'on nous avait donné pour imiter le rossignol en soufflant dans l'eau. On se lasse vite d'imiter le rossignol ; nous nous servions de la petite cruche de terre pour charrier de l'eau toujours utile, aussi bien pour pétrir l'argile que pour arroser quelque vieux figuier sauvage à moitié sec à qui, une bonne paire de jours, nous accordâmes une amitié à laquelle il n'était certes pas habitué. Il était mal venu, le pauvre, né entre les pierres sèches d'une muraille, près de cette herbe qui était notre univers.

Au printemps, avec un couteau, nous taillions ses branches nouvelles, faisons sauter son écorce tendre qui laissait couler son lait, un lait plein de mystère, et vénéneux, disait-on, un peu poison parce qu'il fait gonfler les lèvres ainsi que celles d'un crapaud. Nous faisons sécher l'écorce pour en fabriquer des sifflets. L'été, quand le figuier avait tiré de la roche assez de sève pour gonfler une demi-douzaine de figues, nous les cueillions encore vertes et dures, pour, fichées à la pointe d'un bâton, nous les lancer de loin au visage.

La nuit, après le dîner, nous revenions traîner dans l'herbe. Allongés sur le dos, nous sentions aux mollets, au cou et aux mains, la molle fraîcheur qu'elle tirait du ciel étoilé. Nos yeux étaient noyés de la profondeur du firmament et des douces lumières qui doucement tremblaient et nous cherchions à deviner les frontières de ce monde étrange qui se cache du soleil. La lune jetait des ombres sur le chemin de Saint-Jacques*, des arbres, certainement, comme il en est au long de tout chemin. Nous ne pouvions pas penser que ce chemin ne serve à rien. Il traversait le ciel tout droit, comme celui qui sait où il va et quand la montagne sombre l'arrêtait, notre rêve l'accompagnait bien loin, en d'étranges pays, tout au long de sa clarté lunaire.

Tout respirait, et les grillons chantaient, cachés dans l'ombre des herbes où notre songe les voyait – et quand nous entendions leur chœur tremblé accompagner le silence de la nuit, nous savions bien que, tels les gens devant leurs portes, les grillons, assis devant leur trou, prenaient le frais en regardant les étoiles.

Le trou du grillon s'ouvre sous un brin d'herbe. Il descend doucement dans la terre. Nous savions nous y prendre pour les capturer. Avec une paille fine, nous cherchions au fond du trou, cachés par l'herbe, au-dessus de l'orifice. Le grillon montait avec prudence et, ne voyant personne, il sortait. Une main légère bondissait et le pauvre grillon était vite en cage.

Et dans cette cage où il voyait plus de ciel que par le trou de sa maison, le pauvre devait chanter, sur la pierre fraîche d'une fenêtre, pour bercer d'un songe de lune le sommeil de son maître cruel.

* Nom de la voie Lactée en occitan. (*Toutes les notes du livre I sont de Max Rouquette.*)

C'est dans l'herbe que nous avons écouté les contes de Cyprien. Il travaillait le jour sur la route et, le soir, venait se reposer sur l'herbe, au milieu des enfants, tandis que les martinets noirs, par volées, montaient dans le ciel avec de longs cris d'allégresse.

Lui, assis sur un rouleau, fumait une vieille pipe en terre et ses yeux bleus suivaient, au-delà du ciel, je ne sais quel songe de jeunesse. Derrière le ciel, il y avait un bois, loin, bien loin, avec des pins d'une grande hauteur. Les palombes d'automne venaient s'y abriter à l'heure dorée du crépuscule. Ce bois où il avait chassé était pour nous plein de mystère, comme s'il était enchanté, avec des voix dans les arbres et des rayons de lumière dans les clairières environnant quelque bête merveilleuse.

Toute parole de cet homme nous enchantait. Et nous restions muets, groupés autour de son rouleau, à suivre toute la musique de songe dévidée par le vieil enchanteur.

Il parlait de la fille du roi, qui était la plus belle et qui était retenue dans sa chambre par une étrange maladie ; sauvée par Jean de l'Ours qui trouvait son mal, un crapaud caché sous le coussin. Il parlait de la Bête à sept têtes et d'un château, sous la terre, où le maître de la maison, qui était peut-être le diable, faisait sauter des œufs dans une poêle d'or. Mais Jean de l'Ours était toujours sauvé et s'en allait avec son bâton de buis, sur un chemin aussi étoilé et aussi beau que le chemin de Saint-Jacques.

Il y avait encore un oiseau d'or qui annonçait toujours à Jean les desseins de ses ennemis, et qui traversait le conte comme les palombes d'automne traversent le ciel de mon pays.

Où était la source de tout cet enchantement ? Les yeux d'eau, à travers la fumée bleue de la pipe, semblaient le tirer du bleu du ciel. Mais, aussi bien, le vieux savait le secret de l'herbe.

*

Nous allions encore sur un pâturage où l'on étendait la lessive sur les pierres d'une muraillette ou sur les buissons de prunelliers qui étincelaient de la blancheur des draps. Du pâturage on voyait, bleues et limpides, les Cévennes d'où venait le souffle vigoureux et frais du vent de terre. Les Cévennes étaient la muraille bleue qui cachait tout un pays inconnu, entrevu dans les paroles des